

to a still moment repeated

Charlie Khalil Prince

3 mai - 14 juin 2025



I.

Tu as vu un casque bleu sur l'autoroute de la Naqoura, été sans nuage, végétation luxuriante, poussiéreuse de pollution. Le casque était du même bleu que le ciel, comme une verrue sur une joue azurée, comme si le ciel était relief.

Si le ciel avait été montagneux, on l'aurait gravi avec nos jambes, on aurait gravé son nom sur son flanc, on aurait creusé nos tombes dans le ciel. Enterrés comme ça, enciélés, on n'aurait pas pu aller plus haut.

Quand tu as épié le casque bleu de la FINUL — une division de l'ONU vouée à protéger le Liban de l'envahisseur israélien avec un budget de cinq cent dix millions de dollars et dix mille soldats internationaux — tu croyais encore aux gens de principe, comme on croit encore au roi.

Le casqué était un Catalan envoyé pour la paix au Sud Liban. Il répondait aux prérequis : musclé, aux aguets, tendre. C'était pour son empathie qu'on l'avait recruté : à elle de faire la différence quand l'impulsion surviendrait de porter le doigt à la gâchette.

Son travail était de protéger ceux que l'on appelle les gens amalgamés, à ne pas confondre avec les gens singuliers — chez lesquels il serait possible de dissocier le criminel de ses origines, de désaccoupler son féminicide d'une cruauté nommée terrorisme associée uniquement à la toute confondue population d'Orient, selon le principe que ce terrorisme prendrait racine dans la mère arabe, et que, même prématuré, son bébé serait bestial.

Le casque bleu, son travail c'est de faire fi de cette loi, de voir, en la population locale, des civils avec leur routine : aller au souq, commander une poule fraîche, ramasser les épices moulues, pause café à onze heures dix, l'heure où les vagues se font parfaire par le vent, où Julia Boutros grésille dans la petite radio sur le cube de béton, quand le sel s'affranchit de l'air et se niche dans les nervures de la vie, se coince dans les rainures des chaises en plastique, s'incruste formant des salines miniatures dans les fentes striées de la petite radio suintante, vieillissant son son de cent ans.

Le phosphore mimétise les nuages en volume, en filigrane comme le poisson plagie la pierre, comme l'insecte simule le scion, l'attaque singe la défense, condamnant chaque œil à contrefaire l'autre, mythologie de la défiguration perpétuelle, le signe falsifie la courbe, camoufle la racine travestie par la greffe, la frontière est une cicatrice témoin de son impasse.

Dans le casque du ciel, on aurait construit nos maisons, quand on dit que le bleu apaise, il y aurait eu la paix, si le ciel était montagneux, on aurait ajourné nos disputes sur la finitude des continents, radeaux géologiques impossibles à ramer, raccommoder, mais nous voilà que le bleu apaise, il y aurait eu la paix, si le ciel était montagneux, on aurait ajourné nos disputes sur la finitude des continents, radeaux géologiques impossibles à ramer, raccommoder, mais nous voilà avec ce fond perdu, ce trop-plein de bleu qui déborde sur mers et océans, à attendre du ciel que se détache une forme qui viendra répondre.

II.

Pour muscler l'été, des soldats disloquent des chaises, en font des radeaux. De géants budgets nomment la forme striée de l'Orient. Aux aguets des vagues, la radio diffuse l'écume. Le sel grésille, s'affranchit du vent, ramasse l'ombre de l'envahisseur à la volée. Par mimétisme, les nuages fixent la cruauté. Le ciment détache le si des conditions. Les silos conservent le temps collectif. Entre sauter et tomber, il y a la tendre latence.

Prématuré, un bébé sur un cube de béton prend racine dans l'indigne. L'autoroute bleue se demande si surviendra une pause. Un casque étiole le ciel, attend à la façon des gens ajournés. Les gens publient des cercles sans départ.

Le ciel agrippe les heures par bouquets de douze.
Le temps est un dôme à parfaire les fonds.
Un doigt apaise le poids du globe.

Dans la division des taches bleues
le ciel épie le travail refusé aux mers :

- la durée
- l'envol
- la gravité

III.

On a poussé au monde
sur ce trop-plein de principes.

Les nuages fixent une pause.

Onze bébés de sel rappellent
onze bébés de silos :
sauter, c'est tomber au ciel

La poule voit dans le dôme la routine du Bleu
International qui dissocie le temps en drapeaux

Les soldats disloquent les amalgames,
séparent les plantes des pieds

Sur un cube, on désaccouple l'eau de son départ

L'Israélien incruste des sons miniatures
dans le quotidien en plastique

Le ciel suinte, fouille les vagues
elles ont bu le café, les épices
au volume empathique

Les fentes des tendres vents nomment en elles le féminicide :
une forme de chaise bleue au fond de la mer

Sauter, c'est arranger un bouquet de jambes

En tombant, chaque branche nomme chaque vague
Le globe les attend avec ses joues géantes

Les radeaux du temps repeignent le bleu ajouré

Y a-t-il un fond au ciel ?

Des poissons en forme de temps ?

Au fond, les heures se demandent si
tu épies leur chut

— Hoda Adra

OBORO *un centre dédié à la production
et à la diffusion des arts visuels,
médiatiques et numériques*

4001, rue Berri, espace 301, Montréal (Qc) H2L 4H2
www.oboro.net oboro@oboro.net 514.844.3250